

NAOMI

KLEIN

LA

MAISON ^

BRÛLE

**PLAIDOYER POUR
UN NEW DEAL VERT**

LA MAISON BRÛLE

NAOMI KLEIN

LA MAISON BRÛLE

Plaidoyer pour un New Deal vert

*Traduit de l'anglais
par Nicolas Calvé*



© Naomi Klein, 2019

naomiklein.org

Titre original: *On Fire. The (Burning) Case for a Green New Deal*

© Lux Éditeur 2019

www.luxediteur.com

Conception graphique de la couverture: Jolin Masson

Dépôt légal: 4^e trimestre 2019

Bibliothèque et Archives Canada

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

ISBN: 978-2-89596-315-8

ISBN (epub): 978-2-89596-781-1

ISBN (pdf): 978-2-89596-970-9

Ouvrage publié avec le concours du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec et de la SODEC. Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada pour nos activités d'édition.

Pour Arthur Manuel

*L'avenir ne suit pas un cours inévitable.
Bien au contraire.
On pourrait provoquer la sixième extinction de masse
de l'histoire de la Terre, mais on pourrait aussi créer
une civilisation prospère et durable.
À partir de maintenant, ces deux issues sont possibles.*

Kim Stanley ROBINSON

« Nous sommes le feu de forêt »

PAR UN VENDREDI DE LA MI-MARS 2019, tels de petits ruisseaux, ils jaillissent de leurs écoles, débordant d'enthousiasme à l'idée de braver l'interdit : faire l'école buissonnière. Les ruisseaux se jettent dans les avenues et les boulevards, où ils se joignent aux autres flots d'enfants et d'adolescents qui bavardent ou scandent des slogans dans leurs leggings léopard, leurs uniformes impeccables ou des tenues qui se situent quelque part entre les deux.

Bientôt, les ruisseaux s'unissent en des fleuves tumultueux : 100 000 corps à Milan, 40 000 à Paris, 150 000 à Montréal.

Sur ces vagues humaines surfent des pancartes : « Il n'y a pas de planète B », « N'incendiez pas notre avenir », « La maison brûle »...

Certains écriteaux sont plus complexes. À New York, une jeune fille tient une peinture élaborée montrant des bourdons, des fleurs et des animaux de la jungle. De loin, on dirait un travail scolaire sur la biodiversité ; en s'approchant, on y découvre une lamentation sur la sixième extinction de masse : « Le réchauffement planétaire a entraîné la perte de 45 % des insectes – 60 % des animaux ont disparu dans les cinquante dernières années. » Au centre figure un sablier dont l'ampoule supérieure est presque vide.

C'est à l'école que ces jeunes participants à la première grève étudiante mondiale pour le climat ont développé leur sens critique. Par leurs premiers contacts avec des livres, des

manuels et des documentaires à gros budget, ils ont découvert l'existence d'anciens glaciers, de récifs coralliens aux couleurs éclatantes, de mammifères exotiques et d'autres merveilles de la nature. Et, presque simultanément (par l'entremise d'enseignants, de camarades plus âgés ou d'autres films), ils ont réalisé que, déjà, bon nombre de ces merveilles n'existent plus et qu'une grande partie de celles qui restent sera en voie d'extinction avant qu'ils n'atteignent la trentaine.

Mais si ces jeunes descendent massivement dans la rue, ce n'est pas seulement parce qu'ils ont pris conscience du réchauffement planétaire : c'est aussi parce qu'ils sont nombreux à le vivre concrètement. Massés en face du parlement d'Afrique du Sud, au Cap, des centaines de jeunes grévistes imploront les élus de leur pays de cesser d'approuver de nouveaux projets liés aux combustibles fossiles. Il y a un an à peine, cette ville de quatre millions d'habitants était aux prises avec une sécheresse si grave que, pour les trois quarts de la population, ouvrir le robinet ne produisait plus la moindre goutte d'eau. « Le jour J de la sécheresse approche au Cap », titraient les journaux. Pour ces jeunes gens, le bouleversement du climat n'est pas seulement un enjeu avec lequel on se familiarise dans les livres ou qu'on anticipe à long terme. Il s'agit d'un phénomène tangible, actuel, urgent. Comme la soif.

La même motivation anime la grève pour le climat au Vanuatu, État insulaire du Pacifique dont les habitants craignent une aggravation de l'érosion côtière. Aux Îles Salomon voisines, déjà cinq îlots ont été engloutis par la montée des eaux, et six îles courent un risque élevé de disparition définitive.

« Élevons la voix, pas le niveau de la mer ! » claironnent les étudiants.

À New York, 10 000 étudiants issus de dizaines d'écoles se rassemblent à Columbus Circle pour entreprendre une marche vers la Trump Tower. « L'argent n'aura pas d'importance quand nous serons morts », clament-ils. Les plus âgés d'entre eux gardent un vif souvenir de l'ouragan Sandy, qui a frappé leur ville côtière en 2012. « Ma maison a été inondée ; j'étais

bouleversée», se souvient Sandra Rogers. «Ça m’a amenée à m’intéresser au phénomène, car on n’apprend rien là-dessus à l’école.»

L’imposante communauté portoricaine de New York est elle aussi bien représentée en cette journée anormalement chaude pour la saison. Des enfants arrivent enveloppés dans le drapeau de l’île pour rappeler l’existence de leurs parents et amis qui subissent encore les conséquences de l’ouragan Maria. En 2017, ce dernier a privé d’électricité et d’eau courante une bonne partie de Porto Rico pendant près d’un an. Environ 3 000 personnes sont mortes des suites de l’effondrement total des infrastructures.

L’ambiance est tout aussi survoltée à San Francisco, où plus de 1 000 grévistes étudiants témoignent de leur asthme chronique, dû aux industries polluantes établies dans leur voisinage, et des terribles symptômes qu’ils ont éprouvés quand la fumée des feux de forêt a étouffé la région de la baie de San Francisco quelques mois auparavant. Des témoignages similaires sont livrés dans les manifestations qui se déroulent dans le Nord-Ouest pacifique, où la fumée dégagée par des feux de forêt d’une ampleur inédite a voilé le soleil pendant deux étés consécutifs. De l’autre côté de la frontière, à Vancouver, des jeunes sont récemment parvenus à convaincre le conseil municipal de déclarer l’état d’«urgence climatique».

À 11 000 kilomètres de là, à Delhi, des grévistes étudiants bravent l’incessante pollution atmosphérique (souvent la plus importante du monde) en vociférant à travers des masques respiratoires blancs: «Vous avez vendu notre avenir pour le profit!» Certains rappellent les inondations dévastatrices qui ont fait plus de 400 morts au Kerala, en 2018.

L’esprit noirci par le charbon, le ministre des Ressources naturelles d’Australie tente de décourager la jeunesse: «En participant à une manifestation, tout ce que vous apprenez, c’est à grossir les rangs des chômeurs.» Peu impressionnés, quelque 150 000 étudiants ont envahi les rues de Sydney, de Melbourne, de Brisbane, d’Adélaïde et d’autres villes.

Pour cette génération d'Australiens, on ne peut pas continuer comme si de rien n'était. Pas quand, comme au début de l'année 2019, la ville de Port Augusta, en Australie-Méridionale, enregistre une température digne d'un four, soit 49,5 °C. Pas quand les récifs coralliens de la Grande Barrière, plus grande structure vivante de la planète, deviennent une vaste fosse commune sous-marine en putréfaction. Pas quand, dans l'État de Victoria, quelques semaines avant la grève, des feux de broussailles convergeant en un gigantesque brasier forcent des milliers de personnes à fuir leur maison. Pas quand, en Tasmanie, les flammes détruisent des forêts humides anciennes uniques au monde. Pas quand, en janvier 2019, en raison de variations extrêmes de la température combinées à une mauvaise gestion des eaux, le pays se réveille en voyant les images apocalyptiques de carcasses d'un million de poissons morts qui flottent à la surface de la rivière Darling.

« Vous nous décevez terriblement », déclare Nosrat Fareha, 15 ans, organisatrice de la grève, à l'ensemble de la classe politique. « Nous méritons mieux. Les jeunes ne peuvent même pas voter, alors qu'ils devront vivre avec les conséquences de votre inaction. »

Au Mozambique, pas de grève étudiante pour le climat. Le 15 mars, pendant que la jeunesse du monde entier descendait dans la rue, tout le pays se préparait à affronter le cyclone Idai, qui sera une des pires tempêtes à avoir touché l'Afrique. Des gens ont dû se réfugier au sommet des arbres pour fuir la montée des eaux. Idai causera la mort de plus de 1 000 personnes. À peine six semaines plus tard, le Mozambique sera frappé par le cyclone Kenneth, qui battra lui aussi tous les records.

Où qu'ils vivent, les membres de cette génération ont un trait commun : il s'agit des premiers humains pour qui le bouleversement des climats de la planète n'est pas une menace future, mais une réalité vécue – et ce, non seulement en quelques endroits isolés, mais sur chaque continent, où à peu près tous les milieux se détériorent beaucoup plus vite que ce que prédisaient la plupart des modèles scientifiques.

Les océans se réchauffent à une vitesse 40 % plus élevée que ce que les Nations Unies prévoyaient il y a cinq ans à peine. Publiée en avril 2019 dans la revue *Environmental Research Letters*, une étude exhaustive sur l'état de l'océan Arctique, menée par l'éminent glaciologue Jason Box, révèle que la glace, sous ses diverses formes, fond si rapidement que « le système biophysique de l'Arctique suit aujourd'hui une tendance nettement différente de celle qui était la sienne au xx^e siècle. Et les conséquences de la situation sont loin de se limiter aux régions arctiques ». En mai 2019, la Plateforme intergouvernementale sur la biodiversité et les services écosystémiques, associée aux Nations Unies, publiait un rapport accablant sur le déclin de la biodiversité dans le monde. Un million d'espèces animales et végétales sont menacées d'extinction : « La santé des écosystèmes dont nous dépendons, ainsi que toutes les autres espèces, se dégrade plus vite que jamais », explique le président de la Plateforme, Robert Watson. « Nous sommes en train d'éroder les fondements mêmes de nos économies, nos moyens de subsistance, la sécurité alimentaire, la santé et la qualité de vie dans le monde entier. [...] Il n'est pas trop tard pour agir, mais seulement si nous commençons à le faire maintenant. »

Ainsi, en cette époque où des écoliers apprennent à réagir adéquatement au cas où un tireur fou s'attaquerait à leur établissement, ils sont nombreux à avoir eu droit à quelques jours de congé en raison de la fumée de feux de forêt ou à avoir été initiés à la préparation d'un sac d'évacuation en cas d'ouragan. Beaucoup d'enfants ont dû quitter leur maison pour de bon parce qu'une sécheresse avait eu raison du gagne-pain de leurs parents (au Guatemala) ou contribué au déclenchement d'une guerre civile (en Syrie).

Voilà trente ans que les gouvernements et les scientifiques ont commencé à discuter officiellement de la nécessité de réduire les émissions de gaz à effet de serre (GES) en vue de prévenir les dangers d'un bouleversement du climat. Depuis lors, les appels à l'action, lancés au nom de « nos enfants » et de « nos petits-enfants », se sont multipliés. Pour assurer le bien-être des « générations futures », il fallait impérieusement

mettre en œuvre des changements rapides. Sans quoi nous manquerions à notre devoir sacré de les protéger. Si nous n'agissions pas en leur nom, il fallait s'attendre à ce qu'elles nous jugent sévèrement.

Pourtant ces plaidoyers chargés d'émotion n'ont pas convaincu grand monde – surtout pas les élus et leurs bailleurs de fonds du monde des affaires, qui auraient pu prendre des mesures vigoureuses pour freiner le bouleversement du climat. En fait, depuis la première rencontre intergouvernementale sur la question en 1988, les émissions mondiales de CO₂ ont augmenté de plus de 40 % (et continuent de grimper). La planète s'est réchauffée de 1 °C depuis qu'on a commencé à brûler du charbon en quantité industrielle, et les températures pourraient connaître une hausse quatre fois plus élevée d'ici la fin du présent siècle. La dernière fois que l'atmosphère a contenu une telle quantité de dioxyde de carbone, l'espèce humaine n'existait pas encore.

Et qu'en est-il de ces « enfants », de ces « petits-enfants » et de ces « générations futures » dont on faisait mine de s'inquiéter ? Ils parlent (et crient, et font grève) en leur nom propre, collectivement. Un mouvement international est en train d'émerger. Ces jeunes se sentent partie intégrante d'une planète vivante qui abrite aussi tous ces animaux fantastiques et autres merveilles de la nature dont ils sont tombés amoureux étant petits, avant de découvrir que cette richesse était en voie de disparition.

Comme on pouvait s'y attendre, ces jeunes sont maintenant disposés à rendre leur verdict moral à l'égard des personnes et des institutions qui, même si elles savaient que la nouvelle génération hériterait d'un monde dévasté, ont décidé de ne rien faire.

Ces jeunes savent quoi penser de Donald Trump aux États-Unis, de Jair Bolsonaro au Brésil et de Scott Morrison en Australie, ainsi que de tous ces dirigeants qui ravagent la planète dans une allégresse provocante tout en niant des faits scientifiques si élémentaires qu'un enfant de 8 ans les comprendrait sans peine. Leur verdict est accablant pour ces élus

qui livrent des discours passionnés et émouvants sur la nécessité de respecter l'accord de Paris sur le climat et de « rendre sa grandeur à notre planète » (à la manière d'Emmanuel Macron, de Justin Trudeau et de tant d'autres dirigeants), bien qu'ils abreuvent de subventions, d'avantages fiscaux et d'autorisations en tous genres les géants des combustibles fossiles et de l'agriculture industrielle, ceux-là mêmes qui précipitent l'effondrement écologique.

Des jeunes du monde entier mettent la crise du climat à nu en partageant leurs aspirations profondes à un avenir qu'ils croyaient leur, mais qu'ils voient s'effacer chaque jour où les adultes n'agissent pas en conséquence de l'urgence de la situation.

Là réside le pouvoir du mouvement étudiant pour le climat. Contrairement à tant d'adultes en position d'autorité, ces jeunes n'ont pas appris à dissimuler les enjeux cruciaux de l'heure derrière un langage bureaucratique et abscons. Ils savent qu'ils se battent pour leur droit fondamental de vivre pleinement sa vie – une vie où l'on « ne fuirait pas les catastrophes », comme l'a formulé la gréviste Alexandria Villaseñor, 13 ans.

En ce jour de mars 2019, les organisateurs estiment qu'environ 1,6 million de jeunes participent à 2 100 grèves étudiantes pour le climat dans 125 pays. Il s'agit là d'un succès remarquable pour un mouvement né à Stockholm, quelques mois auparavant, à l'initiative d'une jeune fille de 15 ans.

Le « superpouvoir » de Greta

La jeune fille en question s'appelle Greta Thunberg. De son histoire, on peut tirer des leçons importantes sur les mesures à prendre pour assurer la possibilité d'un avenir viable – non pas celui, abstrait, des « générations futures », mais celui des milliards de personnes qui habitent le monde aujourd'hui.

Comme bon nombre de ses congénères, Greta a commencé à être informée du réchauffement planétaire vers l'âge

de huit ans. Elle lisait des ouvrages et regardait des documentaires sur les espèces en voie d'extinction et la fonte des glaciers – jusqu'à en devenir obsédée. Elle a appris que la combustion d'hydrocarbures fossiles et l'alimentation carnée contribuaient fortement à la déstabilisation de la planète. Elle a aussi compris que celle-ci ne réagit pas immédiatement à nos actions, ce qui signifie que le réchauffement se poursuivra, peu importe les mesures prises.

Au fil de ses apprentissages, Greta s'est intéressée aux projections scientifiques montrant les transformations radicales qu'aura connues la Terre en 2040, en 2060 et en 2080, si rien n'est fait pour changer le cours des choses. Elle a calculé mentalement les incidences potentielles d'une telle situation sur sa propre vie : les chocs qu'elle risquait de subir, les morts dans son entourage, l'extinction définitive d'autres formes de vie, les horreurs et les privations qui attendraient ses propres enfants si elle décidait de devenir mère.

Des climatologues, Greta a aussi appris que le pire n'est pas inéluctable : si un programme radical incluant une réduction annuelle de 15 % des émissions des pays riches était mis en œuvre, sa génération et les suivantes auraient beaucoup plus de chances d'avoir un avenir viable. Il serait encore possible de sauver certains glaciers, d'assurer la survie de nombreux États insulaires et d'éviter la multiplication des mauvaises récoltes qui risquent de forcer des millions de personnes, voire des milliards, à quitter leur pays.

Si l'on prenait la menace au sérieux, raisonnait la jeune fille, « on ne parlerait de rien d'autre. [...] Si la combustion d'hydrocarbures fossiles est assez néfaste pour menacer l'humanité elle-même, comment peut-on continuer comme avant ? Pourquoi n'impose-t-on pas de restrictions ? Pourquoi est-ce encore légal ? »

Tout cela n'avait aucun sens. Il aurait fallu que les gouvernements, en particulier ceux des pays qui ne manquent pas de ressources, mènent immédiatement la charge en procédant à une transition rapide dans un horizon de dix ans. En conséquence, les habitudes de consommation et les

infrastructures matérielles auraient été transformées en profondeur quand Greta aurait atteint la mi-vingtaine.

Mais le gouvernement suédois, qui se targuait d'être à l'avant-garde en matière de protection du climat, n'allait pas aussi vite. Et les émissions mondiales continuaient d'augmenter. Quelle folie ! La maison brûlait, et, partout où elle posait le regard, Greta voyait des gens potiner sur la vie des vedettes, se photographier en train d'imiter des vedettes, acheter des voitures et des vêtements dont ils n'avaient pas besoin, comme s'ils avaient tout leur temps pour éteindre les flammes.

À l'âge de 11 ans, Greta a sombré dans une profonde dépression. De nombreux facteurs ont contribué à celle-ci, dont le fait d'être différente dans un système scolaire qui attend des enfants qu'ils soient tous à peu près identiques. (« J'étais la fille invisible au fond de la classe. ») Mais elle éprouvait aussi une grande tristesse et un profond sentiment d'impuissance face à la détérioration rapide de la planète – et à l'immobilisme des dirigeants, qu'elle ne pouvait s'expliquer.

Greta a arrêté de parler et de manger. Elle est tombée très malade. On lui a diagnostiqué un mutisme sélectif, un trouble obsessionnel compulsif et une forme d'autisme généralement désignée sous le nom de syndrome d'Asperger. Ce dernier diagnostic a contribué à expliquer pourquoi elle était touchée plus durement et plus intimement que la plupart de ses pairs par ce qu'elle apprenait sur le réchauffement planétaire.

Les autistes ont tendance à tout prendre au pied de la lettre, si bien qu'ils peinent à faire face à la dissonance cognitive, cette tension, très courante dans la vie moderne, entre ce qu'on sait ou croit et ce qu'on fait ou constate. En outre, les personnes atteintes d'un trouble du spectre de l'autisme sont peu enclines à imiter les comportements sociaux des gens de leur entourage (souvent, elles ne les remarquent même pas), et ont tendance à tracer leur propre voie, unique en son genre. Par conséquent, il est courant qu'elles s'intéressent vivement à un domaine en particulier, qu'elles peinent souvent à mettre de côté. « Pour les personnes qui, comme moi, vivent avec un trouble du spectre de l'autisme, explique Thunberg, presque

tout est blanc ou noir. Nous sommes de mauvais menteurs, et, en général, nous n'aimons pas participer à ce jeu social que vous, gens normaux, semblez tant apprécier.»

Ces traits expliquent pourquoi certaines personnes atteintes du syndrome d'Asperger deviennent d'éminents scientifiques ou de grands musiciens classiques: elles tirent ainsi parti de leur remarquable capacité de focalisation. Ils expliquent aussi pourquoi Thunberg s'est retrouvée complètement dévastée, sans moyens de protection contre la peur et le chagrin, en s'intéressant de près au bouleversement du climat. Après qu'elle eut constaté et ressenti toutes les implications de la crise, elle n'était plus capable de penser à autre chose. De plus, elle ne percevait pas la relative indifférence de son entourage (camarades de classe, parents, enseignants) comme un signal social indiquant que la situation n'est pas si désespérée (de tels signaux rassurent généralement les enfants mieux intégrés à la société). Cette indifférence apparente a eu pour effet de la terroriser davantage.

Si Greta est sortie de sa grave dépression, c'est notamment en trouvant des moyens de résoudre l'insupportable dissonance cognitive issue du contraste entre ce qu'elle avait appris sur la crise écologique et le style de vie de sa famille. Elle a convaincu ses parents de faire comme elle en devenant véganes (ou à tout le moins végétariens) et, résolution la plus difficile, en cessant de prendre l'avion. (Sa mère étant une chanteuse d'opéra de grand renom, il ne s'agissait pas là d'un petit sacrifice.)

La diminution des émissions de gaz carbonique attribuable à ces choix était infime, et Greta en était bien consciente. Mais le fait d'avoir convaincu ses parents d'adopter une façon de vivre qui tienne compte de l'urgence planétaire l'a aidée à soulager ses tourments. Au moins, grâce à ces modestes changements, les Thunberg ne se comporteraient plus comme si tout allait pour le mieux dans le meilleur des mondes.

Or, la nouveauté la plus notable dans la vie de Greta n'avait rien à voir avec l'alimentation ou les voyages en avion. La jeune fille cherchait une façon de montrer au reste du monde

- Naomi Klein, *Tout peut changer. Capitalisme et changement climatique*
- Andrea Langlois et Frédéric Dubois (dir.), *Médias autonomes. Nourrir la résistance et la dissidence*
- Linda McQuaig, *Les milliardaires. Comment les ultra-riches nuisent à l'économie*
- Luc Rabouin, *Démocratiser la ville. Le budget participatif: de Porto Alegre à Montréal*
- Sherene H. Razack, *La chasse aux Musulmans. Évincer les Musulmans de l'espace politique*
- Jeremy Scahill et l'équipe de *The Intercept*, *La machine à tuer. La guerre des drones*
- Jeremy Scahill, *Le nouvel art de la guerre. Dirty Wars*
- Tom Slee, *Ce qui est à toi est à moi. Contre Airbnb, Uber et autres avatars de l'« économie du partage »*
- Nick Srnicek, *Capitalisme de plateforme. L'hégémonie de l'économie numérique*
- Astra Taylor, *Démocratie.com. Pouvoir, culture et résistance à l'ère des géants de la Silicon Valley*
- Lesley W. Wood, *Mater la meute. La militarisation de la gestion policière des manifestations*

CET OUVRAGE A ÉTÉ IMPRIMÉ EN OCTOBRE 2019 SUR LES
PRESSES DES ATELIERS DE L'IMPRIMERIE MARQUIS POUR
LE COMPTE DE LUX, ÉDITEUR À L'ENSEIGNE D'UN CHIEN
D'OR DE LÉGENDE DESSINÉ PAR ROBERT LAPALME

La mise en page est de Claude BERGERON

La révision du texte est de Julien BESSE

La correction des épreuves est de Françoise CÔTÉ

Lux Éditeur
C.P. 60191
Montréal, Qc H2J 4E1

Diffusion et distribution
Au Canada : Flammarion

Imprimé au Québec
sur papier recyclé 100 % postconsommation

La maison brûle. De menace lointaine, la crise du climat est devenue une urgence absolue. Pourquoi n'agit-on pas ? Que faut-il faire pour éteindre le feu une fois pour toutes ?

Naomi Klein défend depuis longtemps le projet d'un New Deal vert, une profonde transformation de l'économie pour combattre de front les bouleversements climatiques et les inégalités sociales. À l'heure où montent les eaux et la haine, Klein démontre que seul un programme audacieux et radical pourrait inciter les gens à se battre pour leur vie pendant qu'il est encore temps.

Les textes réunis ici illustrent l'aspect prophétique et philosophique de la pensée de l'auteure. Elle y explique la contradiction entre la temporalité de l'écologie et la culture de l'« éternel présent », les changements que l'humanité a su opérer face à des menaces graves, et en quoi la montée du suprémacisme blanc et la fermeture des frontières sont des symptômes de la « barbarie climatique ».

Des paysages fantomatiques du récif corallien de la Grande Barrière aux ciels noirs de fumée du Nord-Ouest pacifique, en passant par un Vatican en pleine crise de conscience, Naomi Klein brosse un portrait saisissant de l'effondrement écologique et social actuel, mais surtout des personnes et des mouvements qui luttent pour faire de cette catastrophe une formidable occasion pour l'humanité.

Naomi Klein est une journaliste canadienne saluée par de nombreuses distinctions. Elle est l'auteure de *No logo* (2001), de *La stratégie du choc* (2008), de *Tout peut changer* (2015), dont un film a été tiré, de *Dire non ne suffit plus* (2017) et du *Choc des utopies* (2019). Elle écrit pour *The Guardian*, *The Nation*, *The New York Times* et *The London Review of Books*. Elle est correspondante principale de *The Intercept* et membre du conseil d'administration de 350.org, une organisation citoyenne qui lutte contre la crise climatique.